

Lorsque la guerre recommencera

Autor(en): **Anderegg**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **69 (1924)**

Heft 10

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-340819>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Lorsque la guerre recommencera.

L'article de M. le colonel de Diesbach « Si la guerre recommençait... » soulève quelques questions d'artillerie qu'il est avantageux de préciser.

Pourquoi l'infériorité de notre artillerie nous condamnerait-elle à une tactique de « seconde classe ? » Il me semble que nous n'avons qu'une tactique à adopter, celle qui permettra à notre armée de remplir sa tâche, et cette tactique, un peu plus ou un peu moins d'artillerie ne la changera pas.

L'image que nous nous faisons de l'infériorité de notre artillerie variera notablement selon le point de comparaison auquel nous nous placerons pour apprécier. Si nous entendons comparer notre artillerie à celle d'une armée étrangère, à l'artillerie française par exemple, pour prendre celle qui, actuellement, est la plus puissante, il est certain que notre artillerie manifestera un état d'infériorité très marqué ; mais à ce taux-là, toute notre armée doit être déclarée en état d'infériorité. Si, par contre, nous plaçons notre artillerie dans son cadre, qui est notre armée, son infériorité devient moins grande et il est même en notre pouvoir de la réduire fortement.

Que reproche-t-on à notre artillerie ? D'être trop peu nombreuse ? Le fait est, malheureusement, certain et les artilleurs sont les premiers à le déplorer. Mais devons-nous nous contenter de cette constatation et des regrets qu'elle provoque ? Assurément pas et nous devons chercher à augmenter le nombre de nos bouches à feu de manière à rapprocher le rapport de l'artillerie à l'infanterie de la valeur qu'il a dans les autres armées.

Ce rapport est, actuellement, chez nous, de 4 pièces d'artillerie pour un bataillon d'infanterie (bataillon de 3 compagnies), ou de 6,5 pièces pour 1000 fantassins, tandis que dans l'armée française il est de 13 pièces pour 1000 fantassins. En 1914, nous avons environ 3 canons pour 1000

fantassins (landwehr comprise); l'armée française en avait 4 et l'armée allemande un peu plus.

Un programme de réarmement successif de notre artillerie, basé sur un système d'artillerie convenant à notre armée, nous permettrait de doter, peu à peu, de matériels modernes, un nombre de batteries sensiblement égal au nombre actuel.

La dernière guerre nous a montré tout le parti qu'on peut tirer des matériels d'artillerie déclassés. En cas de guerre, nous serions, nous aussi, obligés d'avoir recours à ces matériels anciens, mais nous n'aurions peut-être ni le temps d'improviser, ni celui d'instruire le personnel nécessaire. Conclusion : il faut organiser cette artillerie de renfort dès le temps de paix et armer, au moyen de ces matériels, des batteries de landwehr.

Nos canonniers de landwehr, que l'on relègue en deuxième et troisième ligne pour accompagner des colonnes de munitions, sont tout aussi capables que les fantassins de landwehr de remplir une tâche de première ligne. L'artillerie à pied et l'artillerie de forteresse ont fait, pendant le service des frontières, des expériences très concluantes à ce sujet.

La traction automobile nous permettrait de donner à ces batteries de landwehr une mobilité complète ou seulement partielle, selon leur tâche, et d'affecter les conducteurs de landwehr aux compagnies de parc comme jusqu'ici. Les canonniers de landsturm seraient parfaitement aptes à remplacer les canonniers de landwehr pour le service du ravitaillement des munitions.

Nous pourrions ainsi former, dès le commencement du réarmement de notre artillerie actuelle (en admettant que la première partie de ce réarmement serait le remplacement de l'obusier de 12 cm. par un obusier léger moderne, et l'augmentation du nombre de batteries d'obusiers aux dépens des batteries de canons de campagne), des batteries portées de canons de 7,5 cm. et des batteries tractées d'obusiers de 12 cm. et, plus tard, des batteries tractées de canons de 12 cm.

Les effectifs de landwehr et les matériels nécessaires dont nous disposons actuellement nous permettraient une augmentation d'artillerie de 35 % environ, ce qui donnerait

5,5 pièces d'artillerie par bataillon d'infanterie ou 9 par 1000 fantassins.

Voilà ce que, sans difficulté et sans grands frais, nous pouvons faire pour réduire l'infériorité du nombre.

Quant à l'infériorité des calibres, elle est fictive. Gardons-nous de nous en laisser imposer par les calibres de toutes sortes que la guerre a laissés pour compte aux armées belligérantes, peut-être même de les redouter. La guerre a prouvé que les projectiles d'artillerie les plus dangereux sont ceux de petit et de moyen calibre, et la course aux gros calibres a cessé, dans l'artillerie allemande après la bataille de Verdun, dans l'artillerie française deux ans plus tard.

Du reste, ces gros calibres ne joueraient, dans la guerre de mouvement que le colonel de Diesbach estime être la phase de la guerre à laquelle nous devons limiter nos préparatifs, qu'un rôle secondaire, à cause de leur faible mobilité.

Pour remplir sa tâche, notre artillerie n'a pas besoin d'une gamme de calibres très étendue ; les limites actuelles lui suffisent ; les calibres de 7,5 à 10,5 cm. pour les pièces de campagne ou de montagne, et de 12 à 15 cm. pour l'artillerie lourde sont tout ce qu'il nous faut dans les circonstances actuelles. Et plus que dans aucune autre artillerie, l'usure des tubes et les difficultés du ravitaillement en munitions, défauts inhérents aux gros calibres, doivent nous rendre prudents.

L'infériorité des portées disparaîtra bientôt, espérons-le.

Le remplacement du canon de 12 cm. qui est, actuellement, notre pièce de plus longue portée, a été envisagé plusieurs fois déjà. Une première fois il a dû céder le pas aux obusiers de 12 cm., puis au nouveau fusil d'infanterie. Maintenant encore, des acquisitions ou améliorations plus urgentes le renvoient à plus tard. Et, malgré ses 40 années de service, ce bon vieux serviteur de l'armée fédérale, loin de demander sa mise à la retraite, reste sur la brèche pour parer de son mieux aux imperfections de matériels plus jeunes que lui.

Une question plus délicate est l'infériorité d'instruction reprochée, à tort ou à raison, à notre artillerie par le colonel de Diesbach. Nous autres, artilleurs, n'avons jamais eu la prétention de soutenir la comparaison avec les artilleries des ar-

mées permanentes, et surtout pas maintenant que la plupart d'entre elles ont fait la guerre. Ici encore, comme pour l'infériorité du nombre, la question doit être posée dans son vrai cadre, celui de notre armée. Et là, je crois que l'instruction de toutes les armes présente sensiblement le même état d'infériorité ; mais dans chaque arme aussi, un travail intensif tend à relever le niveau de l'instruction.

Pourtant, l'artillerie souffre d'un désavantage, d'une infériorité si l'on veut : elle est trop peu connue, trop peu comprise de l'infanterie et de beaucoup de ses chefs. Loin de moi l'idée d'en vouloir rejeter la faute sur quiconque ; cette faute est réciproque et inhérente à notre système de milices qui ne fournit que trop rarement aux deux armes des occasions de coopérer. Raison de plus pour atténuer cette lacune et augmenter, resserrer la liaison des armes, qui n'est pas une vaine doctrine et qui nous est, avant tout, nécessaire. Nous pouvons l'acquérir facilement, car elle est surtout d'ordre moral et repose sur la confiance réciproque, sur la camaraderie franche et loyale.

Une autre question qui intéresse l'artillerie est l'emploi des gaz. Je ne veux pas parler des mesures de précaution (masques, aménagement du terrain, etc.) qui intéressent toutes les armes au même degré, mais des tirs à obus toxiques que notre artillerie aurait à effectuer. Il est clair qu'à tout adversaire employant des gaz, nous riposterions par le même moyen. La question des munitions à gaz est à peu près résolue, si mes renseignements sont exacts ; mais le tir à obus toxiques est parfaitement inconnu à nos artilleurs et, jusqu'ici, ce point est resté complètement étranger à l'instruction. Il y a là une lacune à combler.

La défense anti-aérienne n'intéresse l'artillerie qu'indirectement. On parle beaucoup de l'artillerie anti-aérienne et nombre d'officiers s'imaginent que des canons anti-aériens nous sont nécessaires. Erreur : contre les avions, l'artillerie est impuissante ; l'artillerie anti-aérienne la plus moderne n'obtient actuellement qu'une atteinte sur 3000 coups, et par une atteinte il faut entendre non pas un avion descendu, mais un avion touché, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. La vraie protection anti-aérienne, la seule efficace, est,

comme l'a dit fort justement M. le colonel de Diesbach, l'aviation de chasse. Ce moyen, nous devons l'acquérir par un effectif suffisant d'avions et d'aviateurs.

Enfin, dernière question, M. le colonel de Diesbach réclame pour l'infanterie des lance-mines puissants. Ici, comme pour l'artillerie, la guerre a démontré que les petits et moyens calibres sont plus efficaces contre le personnel que les gros calibres. L'artillerie de tranchée est une arme relativement peu coûteuse ; en outre elle est nécessaire. Il y aurait donc avantage à doter notre infanterie de lance-mines non pas puissants, puisque ceux-ci seraient d'un rendement moins élevé et surtout d'un ravitaillement en munitions beaucoup plus difficile, mais légers, qui seraient construits de façon à pouvoir être utilisés indifféremment dans les tranchées ou comme engins d'accompagnement.

Pour ce qui est de la répartition aux bataillons d'infanterie de nos anciens canons de 8,4 cm. qui seraient spécialement destinés à lutter contre les chars de combat, M. le colonel de Diesbach fait fausse route, à mon avis. Le canon de 8,4 cm. n'a aucune des qualités requises pour la lutte contre les chars. Cette lutte exige un matériel à tir rapide, à grande vitesse initiale, à grand champ de pointage latéral, et très mobile. Notre 8,4 est tout au plus bon, dans la défensive, à battre à mitraille, donc à courtes distances, des glâcis par des tirs de flanquement ou si possible d'enfilade.

Je crois volontiers que le travail au 8,4 serait une diversion fort agréable pour les membres des sociétés de sous-officiers ; cette instruction pourrait, à la rigueur, être suffisante pour les tirs à mitraille cités plus haut, mais elle serait parfaitement insuffisante pour un tir qui devrait avoir quelque précision, et le tir contre les chars de combat demande une grande précision, puisque seul un coup plein peut donner un résultat.

Un des problèmes les plus urgents et difficiles est de déterminer, parmi les nombreux matériels dont les armées belligérantes se sont munies pendant la guerre, ceux qui ne sont pas absolument nécessaires à notre armée. En procédant par élimination et en considérant surtout les circonstances et le terrain dans lesquels nous aurions à lutter, nous pourrions cependant arriver à établir l'état minimum des matériels à acquérir.

Sur ce minimum, nous devons concentrer exclusivement :
tous les moyens financiers disponibles,
tous les moyens d'instruction, afin d'obtenir de ces matériels un rendement aussi élevé que possible.

Et quels que soient les matériels et les machines dont nous pourrions doter notre armée, nous devons, en toute première ligne, placer l'éducation morale de nos troupes. Je ne veux en aucune façon prétendre que, dans une armée, la force morale peut suppléer au manque de machines. Mais le développement intensif du matériel et des machines de guerre pourrait facilement faire reléguer l'instruction morale au second plan, tout d'abord à cause de notre temps d'instruction très limité, puis en raison d'une généralisation qui pourrait volontiers nous porter à considérer l'homme comme l'une de ces nombreuses machines.

Plus que jamais, notre armée a besoin d'une solidité morale à toute épreuve pour pouvoir subir sans défaillance l'effet des machines de l'adversaire. Une des qualités essentielles de l'artillerie, que l'on citait avant la guerre, est sa solidité morale, due au fait que le tir indirect soustrait les artilleurs aux influences immédiates du champ de bataille, et due aussi au travail machinal des servants. L'augmentation des machines dans l'armée doit, par conséquent, nous permettre d'augmenter la solidité morale de la troupe.

Pour pouvoir faire l'éducation morale de notre armée, nous devons examiner les facteurs qui, dans une guerre, s'attaqueront à ce moral. Le principal de ces facteurs sera l'armement de notre adversaire éventuel, armement dont les effets provoqueront la surprise et la peur. Si nous ne devons ni diminuer ni mépriser les effets de cet armement, afin d'éviter des surprises analogues à celle qu'éprouvèrent les fantassins français en 1914 pour avoir voulu négliger les effets du feu de l'adversaire, nous ne devons pas non plus nous exagérer la puissance de l'armement des grandes armées modernes, et communiquer ainsi à nos troupes l'anxiété et le sentiment d'impuissance qui ne manqueront pas, dans ce cas, de s'emparer de nous.

Pour ne pas avoir peur de l'armement des grandes armées tel qu'il est issu de la guerre, pour ne pas être surpris par les

effets qu'il développera, habituons-nous à lui, étudions-le sans parti-pris ; à côté de sa masse et de sa puissance, nous verrons ses faiblesses, ses défauts ; à côté de ses possibilités plaçons ses impossibilités, et nous verrons qu'il n'y a pas lieu de perdre courage, car si la lutte doit être sans doute, inégale, elle sera loin d'être impossible, et si nous appliquons tous nos moyens et toutes nos forces à développer nos possibilités matérielles et morales, tout envahisseur nous trouvera prêts lorsque la guerre recommencera.

Major ANDEREGG.

